

INTRODUCTION

Patrice BRUN

Paris 1 Phantéon - Sorbonne, UMR ArScAn - Protohistoire européenne

patrice.brun@mae.u-paris10.fr

Après avoir suscité de grands espoirs dans les années 1970, les potentialités de l'analyse spatiale ont été délaissées jusqu'en 2000 environ, où les systèmes d'information géographique (SIG) sont devenus plus accessibles. Ce désintérêt est personnifié de manière parfaitement emblématique par Ian Hodder qui, après avoir écrit avec Orton¹ l'un des ouvrages phares de ce type d'approche, s'en est détourné avec mépris pour faire fonds sur une démarche symboliste, dans la veine du postmodernisme².

LA PROMOTION DE L'ANALYSE SPATIALE

On doit pourtant à la *new archaeology*, des avancées déterminantes en matière d'analyse spatiale, comme en témoignent les deux ouvrages, considérés comme fondateurs, dont les auteurs sont respectivement les américains Lewis et Sally R. Binford³ et le Britannique David Clarke⁴. Il convient, pour être juste, de souligner que d'autres archéologues, un peu partout en Europe, travaillaient avec talent dans le même sens ; en particulier Colin Renfrew (GB), Leo S. Klejn (URSS), Carl. A. Moberg (Suède) et Bohumil Soudsky (Tchécoslovaquie). Il est frappant de constater les nombreuses convergences entre les perspectives théoriques de l'Ecole des Annales et celles de la *new archaeology*, jusque dans leur séquence de développement respective pour peu que cette nouvelle archéologie en chantier dans les années 1960, soit resituée dans le prolongement du néo-évolutionnisme aux Etats-Unis, dont les figures dominantes ont été Leslie White⁵, Julian Stewart⁶ et Gordon Willey⁷. La géographie, dont l'analyse spatiale est la spécialité, a connu, durant la même période, un mouvement identique, la géographie traditionnelle, exceptionnaliste, empirique et inductive étant contestée par la *new geography*, théorique, déductive, recherchant la logique, les régularités, les principes de différenciation et d'organisation, les structures spatiales et la modélisation.

LE DÉFI POSTMODERNE

Sous ses différentes facettes, ce mouvement, qui se targuait dans diverses sciences humaines de son caractère novateur, s'est heurté, dans les années 1980, à une critique radicale, dite postmoderne — une réaction qualifiée de postprocessualiste en archéologie — qui s'est élevée contre la volonté de dégager des lois générales du

1 Hodder et Orton, 1976.

2 Hodder, 1982.

3 Binford, 1968.

4 Clarke, 1968.

5 White, 1949.

6 Stewart, 1955.

7 Willey, 1953.

changement social, contre la croyance en des théories vraiment objectives, indépendantes du contexte actuel et contre le déterminisme écologique. Retenons deux principes majeurs de ce postmodernisme qui apparaît plutôt comme une nébuleuse qu'un véritable courant de pensée. Le premier est un scepticisme philosophique et même un doute métaphysique fondamental à propos de l'existence du monde hors de nos sensations ; celui-ci serait un simple produit de notre imagination, de nos représentations, dénué, par conséquent, de toute réalité universelle, bref une simple question de point de vue. Le second principe consiste en un dépassement méthodologique de la critique marxiste de la société occidentale par d'autres moyens, en réévaluant des structures d'oppression minorée jusque là : la race, le sexe ou genre et la culture ; il n'existerait aucune vérité unique sur le passé, seulement des histoires bâties par les groupes et les acteurs en compétition pour obtenir plus de pouvoir dans le présent.

Ainsi, et ce n'est pas le moindre paradoxe, les méthodes de l'analyse spatiale, issues de la *new geography* et adoptées par la *new archaeology* ont été d'emblée placées sous un éclairage défavorable, sinon négatif, par des auteurs qui les ont pourtant présentées, à partir de la fin des années 1980, comme des principes, voire des modèles dominants à démolir. Ceux qui étaient, en France, les plus proches de la démarche des *new archaeologists* ont d'ailleurs été tellement circonspects à leur égard qu'ils ont dédouané la grosse majorité des archéologues de l'impasse qu'ils faisaient sur ces outils théoriques et méthodologiques⁸. Certains sont allés, grâce à ce renfort inespéré, jusqu'à brocarder ce qu'ils ne s'étaient même pas donnés la peine de comprendre⁹. Quelques autres ont, après un premier essai infructueux, parce que maladroit et grossier, décréter inopérant ce type d'approche. Leurs échecs sont visiblement dus, le plus souvent pourtant, à des télescopages scalaires, chronologiques et/ou spatiaux.

Cette nébuleuse réactionnaire a ainsi touché, de biais en quelque sorte, le milieu archéologique français. Plusieurs causes, qui d'ailleurs s'enchevêtrent, en sont repérables :

- Une paradoxale autocensure positiviste et dans le droit fil de « l'école méthodique » de Langlois et Seignobos¹⁰, repoussant les questions du pourquoi au profit de celles du comment, à propos des techniques de production et des pratiques architecturales et de dépôts.
- Une focalisation trop exclusive sur l'analyse interne des sites.
- Une surévaluation des sources textuelles, jugée — à tort pour les périodes antiques et médiévales — porteuses d'informations plus significatives que les sources matérielles.

Cette tendance à opposer de façon binaire des courants de pensée considérés de manière excessive comme de nouveaux paradigmes est terriblement nuisible. L'espace constitue, en effet, une dimension fondamentale de la vie humaine et n'a pas encore été exploité par l'archéologie dans la totalité de ses potentialités.

L'ESPACE : ÉLÉMENT FONDAMENTAL DE LA VIE SOCIALE

L'espace a toujours été une contrainte sévère. Il impose, en effet, de fortes dépenses de temps et d'énergie, mais aussi de grandes difficultés de communication. Des seuils s'avèrent ainsi difficiles, voire, impossibles à outrepasser de manière durable. Plus fondamentalement encore, c'est la perception de l'espace — avec celle du temps — qui donne un sens à la vie de chaque être humain. Tout individu naît et vit dans des lieux, au sein d'une famille, d'un groupe et pendant une période donnée ; un ensemble de caractéristiques qui constituent son identité. C'est aussi d'abord l'étendue de l'espace qu'elle contrôle qui permet à toute personne humaine de mesurer ses capacités, son pouvoir propre, aussi restreint soit-il. Il s'agit bien d'une dimension essentielle.

N'en déplaise aux postmodernistes, foncièrement relativistes, l'espace et le temps sont des dimensions objectives, car beaucoup plus vieilles que l'humanité, comme l'attestent la physique, l'astrophysique, la paléontologie et la géologie ; à moins que cette connaissance ne soit fondée sur des résultats scientifiques qui seront eux-mêmes des vues de l'esprit : hypothèse parfaitement gratuite, relevant d'une mise en abîme insoluble par définition. Ces deux dimensions essentielles ne sont évidemment pas seulement objectives. Elles comportent aussi une part de subjectivité ; ce dernier point ayant été argumenté avec pertinence par Janet Jacobs¹¹, et des figures majeures du postmodernisme comme Michel Foucault¹² ou Edward Soja¹³. La synthèse de toutes ces conditions — et non leur opposition binaire — permet de mieux comprendre que le fait de surmonter les contraintes de l'espace crée les conditions complexes de proximité et d'hétérogénéité

8 Gardin, 1979 ; Djindjian, 1991.

11 Jacobs, 1969.

9 Courbin, 1982 ; Pesez, 1997.

12 Foucault, 1984.

10 Brun, 2000.

13 Soja, 1989.

qui constituent des forces majeures de développement, d'innovation et de changement dans les sociétés ; surtout dans les villes où différents types de populations vivent ensemble et de manière relativement indépendante, mais, en réalité, dès que se manifestent les premiers effets de centralité : camps de base, lieux de rassemblement réguliers, sanctuaires collectifs, sièges de pouvoirs territoriaux, etc. L'espace doit, désormais, être conçu comme à la fois configurant pour les humains et configuré par eux¹⁴. C'est le sens profond de la notion de coévolution des sociétés humaines et de leur environnement.

DE PERFORMANTS OUTILS D'ANALYSE SPATIALE

Les géographes ont mis au point des outils d'analyse spatiale beaucoup moins naïfs que ce dont les accusent nombre d'archéologues. Rappelons simplement ici les outils de base dont nous disposons désormais, en soulignant les précautions à respecter pour éviter les erreurs les plus répandues en archéologie.

Devant toute répartition spatiale, il convient d'abord d'en déterminer le type : régulier, aléatoire ou groupé¹⁵, en n'oubliant surtout pas que dans cet exercice apparemment trivial, les pièges de l'échelle d'observation retenue peuvent être rédhibitoires. En effet, selon la taille et la position de la fenêtre d'observation utilisée, l'interprétation du mode de répartition peut changer du tout au tout¹⁶ ; d'où la nécessité d'élargir la surface de l'espace étudié pour valider la première hypothèse. Le caractère révélateur de l'observation multiscale est bien illustré par les modèles d'établissements (*settlement patterns*) des Maring et des Enga centraux (fig. 1) (Nouvelle Guinée). Chez les premiers, le paysage se composait d'une mosaïque de jardins avec des hameaux défensifs organisés en groupes politiques ennemis. Chez les seconds, il s'agissait d'un paysage de hameaux encore plus denses, situés près des champs de pommes de terre et organisés là aussi en groupes politiques ennemis¹⁷.

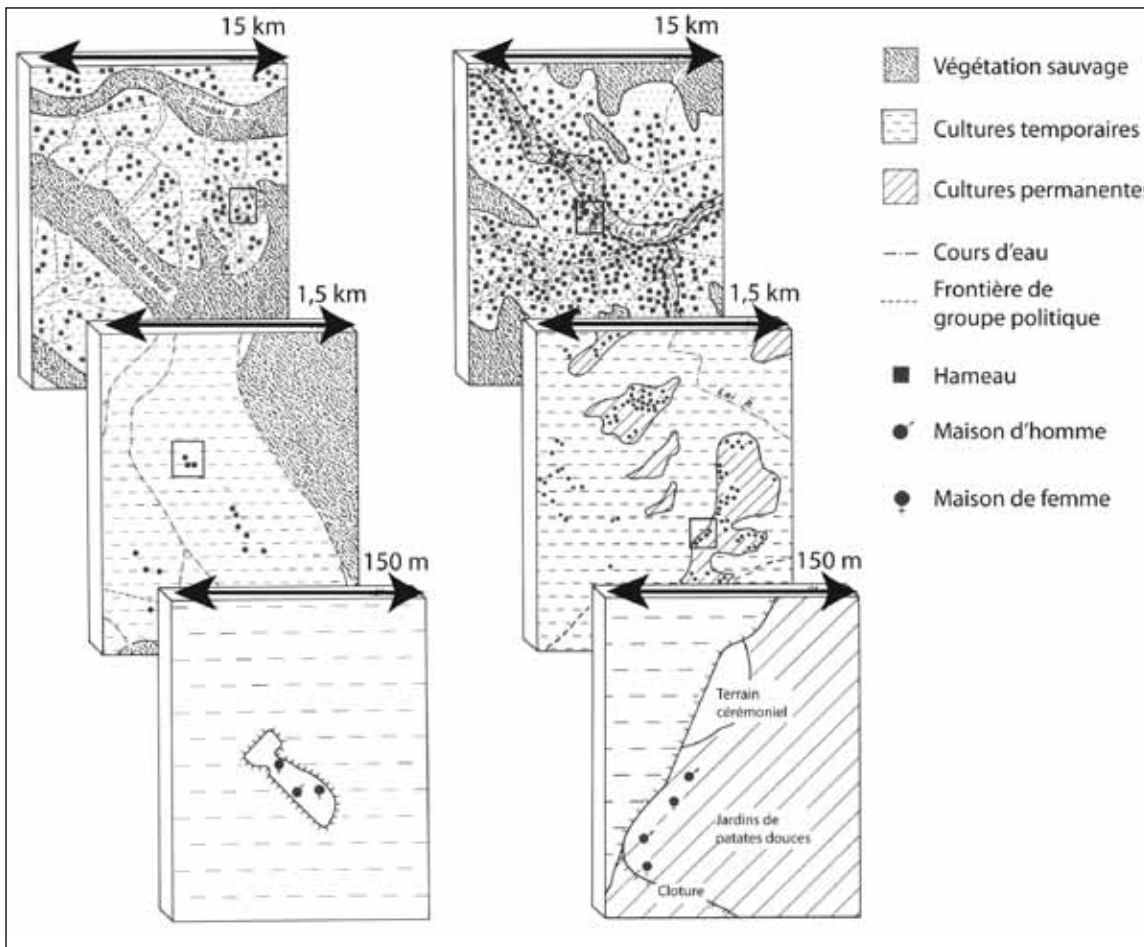


Fig. 1 : Le caractère révélateur de l'observation multiscale est bien illustré par les modèles d'établissements (*settlement patterns*) des Maring (à gauche) et des Enga centraux (à droite) (Nouvelle Guinée) (d'ap. Johnson et Earle 1987, fig. 5 et 6).

14 Brun, 2006.

16 Kershaw, 1964.

15 Greig-Smith, 1964.

17 Johnson et Earle, 1987.

Toute hausse de la densité d'occupation conduit à la formation d'un pavage plus ou moins polygonal. Le pavage le plus simple à partir d'un centre aboutit à des territoires hexagonaux¹⁸. La méthode des polygones de Thiessen permet de mettre en évidence l'empâtement approximatif du territoire dépendant de chacun des centres en question. Les étapes de la construction de ces polygones sont assez simples¹⁹, mais des erreurs sont souvent commises dès ce stade de l'analyse.

Il importe de ne pas s'en tenir à l'étude d'espaces trop restreints et de s'efforcer d'analyser des systèmes régionaux. Les étapes d'analyse sont variables, mais, en archéologie, la séquence la plus fréquente consiste à partir de la répartition des sites qui représentent les nœuds des réseaux sociaux. La prise en compte des objets, des techniques et des personnes dont l'origine est connue permet d'identifier des mouvements. Les caractères dimensionnels et de contenu des sites donnent prise à leur hiérarchie. Le tracé des polygones à partir des centres de niveaux équivalents offre en général une assez bonne idée des surfaces polarisées, c'est-à-dire des dimensions territoriales²⁰. Le modèle de Christaller²¹ rappelle l'importance cardinale du respect de cette hiérarchie pour une utilisation pertinente des polygones de Thiessen²².

On distingue trois grands types de réseaux, selon qu'ils sont à liaisons directes, centralisés ou hiérarchisés. Cela ouvre la possibilité de révéler les têtes de réseaux locaux, régionaux ou même davantage²³ et de mettre l'accent sur l'importance de la communication, de la circulation de l'information dans ces sociétés qui n'échangeaient pas que des produits matériels.

Les critiques adressées aux essais d'analyses spatiales brocardent souvent leur caractère simpliste et géométrique. C'est ignorer le principe même de toute modélisation formelle qui consiste précisément à réduire une réalité toujours complexe (comme on réalise des schémas, des épures, des maquette, des modèles réduits, etc.) à ses tendances les plus déterminantes, afin de mieux hiérarchiser les causes de ce que l'on constate et de les mémoriser plus aisément. Critiquer de la sorte, c'est aussi mal connaître le sujet. Les géographes ont reconnu de longue date qu'une répartition d'établissements était souvent fonction d'une ressource de plus en plus localisée, selon qu'elle se trouvait également dispersée ou, à l'inverse, contrainte par l'existence de sols plus ou moins riches, par une ressource linéaire comme l'eau d'une rivière, le trafic d'une route ou un filon minier, ou encore plus concentrée encore à l'exemple d'un puits ou d'une mine. Ils ont également bien repéré la variabilité des champs de mouvement à partir d'un établissement. À l'évidence, ceux-ci ne sont, ni toujours globalement centrés, ni même globalement circulaires ou hexagonaux, mais peuvent être fréquemment tronqués, distordus ou même fragmentés²⁴. Tout cela provoque, bien entendu, des déformations du fameux « paysage de Thünen », cette structure en anneaux induits par la distance.

Les typologies sociales les plus adéquates pour les archéologues sont celles qui prennent en compte le critère spatial. C'est la raison pour laquelle la typologie d'Elman Service²⁵ a été davantage sollicitée que celle de Morton Fried²⁶. C'est aussi pourquoi celle de Greg Johnson (anthropologue) et Timothy Earle (archéologue)²⁷, dotée de catégories plus nombreuses, mais aussi accordant une grande importance aux dimensions territoriales, est d'une utilisation plus aisée. L'espace et la densité de l'occupation sont d'ailleurs des dimensions retenues comme fondamentales dans toutes les recherches consacrées à la dynamique des systèmes complexes²⁸.

UNE RECOMMANDATION : CESSER DE JETER LE BÉBÉ AVEC L'EAU DU BAIN

Ian Hodder, le principal promoteur du postmodernisme en archéologie²⁹, a bien senti que son principal écueil résidait dans son opposition binaire, entièrement arc-boutée contre ce qu'il avait baptisé processualisme et sa perspective évolutionnaire. Aussi s'est-il efforcé de rééquilibrer ce programme, dans les années 1990, en retournant la réalité comme un gant, c'est-à-dire en prétendant que son postprocessualisme avait, au contraire, pour objectif de briser six oppositions frontales qu'il attribuait à la *new archaeology* processualiste. Cette pirouette rhétorique lui évitait de se déjuger et lui permettait de ménager adroitement l'avenir, car cette conception mesurée, bien éloignée de la rupture radicale préconisée initialement et qui avait assis sa réputation, s'avère nettement plus pertinente³⁰.

18 Lösch, 1938.

19 Kopec, 1963.

20 Haggett, 1965.

21 Christaller, 1933.

22 Bavoux, 1998.

23 Claval, 1980.

24 Haggett, 1965.

25 Service, 1962.

26 Fried, 1960.

27 Johnson et Earle, 1987.

28 Bar-Yam, 1997.

29 Hodder, 1982.

30 Hodder, 1992.

Il est, bien sûr, erroné d'opposer norme et adaptation, c'est-à-dire de concevoir la culture comme normative, statique, invariante, alors qu'il convient de la considérer comme un moyen, un *médium* à travers lequel s'opèrent les adaptations et les transformations au cours des processus de changement. Le même type d'erreur consiste à opposer matérialisme et idéalisme, alors qu'à côté des indéniables contraintes matérielles, sont à l'œuvre des significations, des valeurs et des symboles. Opposer système et structure est tout aussi dommageable puisque, d'une part, il existe des structures d'opposition dans tout système social et, d'autre part, tous les composants d'un système social ne sont pas forcément fonctionnels ; aussi convient-il de repérer ces éléments discordants, contradictoires qui sont les plus susceptibles de faire changer un système. Privilégier les sociétés ou les groupes sociaux au détriment des individus n'est pas mieux fondé puisque, si les acteurs sociaux effectifs sont bien des groupes, des classes, des communautés dans lesquels les individus se trouvent confondus, la dynamique sociale résulte aussi de l'agrégation d'intentions et de stratégies individuelles. Choisir entre général et particulier, c'est-à-dire entre approches nomothétique (recherchant des lois sociales) et idiographique (n'admettant que des cas particuliers et, par conséquent, aléatoires), s'avère tout aussi caricatural, ces deux dimensions étant à la fois complémentaires et indispensables pour obtenir des résultats pertinents. Entre sujet et objet, enfin, une dichotomie trop rigide doit être évitée, car si l'impact de l'observateur — du fait de son éducation, de son mode de vie, de ses choix philosophiques — sur l'objet observé s'avère inévitable, nier radicalement la réalité objective de l'objet d'étude condamne à s'enfermer dans le cercle vicieux de la fiction.

Au total, toutes les formations sociales sont, à l'évidence, continuellement renégociées à partir de perspectives différentes et d'accords sur des conflits d'intérêts ; la vie sociale doit, par conséquent, être envisagée comme plus mouvante, plus fluide et variant en fonction du contexte, que par le passé, mais sans aller pour autant jusqu'à briser systématiquement les catégories, les entités et les essences.

Parmi les catégories les plus critiquées par les postprocessualistes, se trouvent les « cultures archéologiques » ; qui cumulent, en effet, de réels défauts. Elles sont trop souvent conçues comme des entités normatives et statiques, des blocs artificiels trop étanches et bien peu crédibles. Il convient d'ajouter les graves conséquences politiques, souvent engendrées par cette conception des cultures archéologiques. Elle a véhiculé et véhiculé encore des revendications nationalistes, des guerres, des « nettoyages » ethniques, des massacres et des génocides. Ces critiques sont pertinentes, mais la plupart des postprocessualistes ont souvent versé dans l'exagération, comme de considérer toute vie sociale en proie à une agitation perpétuelle, rythmée de multiples temporalités irréductibles. Or, tout bouge, certes, mais pas à la même vitesse. Des temporalités collectives durables, fort contraignantes et profondément intériorisées par les individus, sont toujours présentes, même dans les sociétés les plus simples. Mettre sans limitation l'accent sur les aspects dynamiques et labiles de la vie conduit à briser les indispensables catégories analytiques. Nos entités culturelles doivent, certes, être entendues dans un sens beaucoup plus riche que dans celui des archéologues « culturalistes » d'antan qui cherchaient des ethnies intangibles dans la distribution spatiale de quelques types d'objets. Mais, évacuer de façon radicale ces catégories revient à supprimer les relations entre les communautés humaines ; des relations bien entendu indispensables à la saisie du social. Poussée à l'extrême, la « déconstruction » à la mode chez les postmodernistes condamne à dissoudre l'objet d'étude et conduit à une perte totale de signification.

En somme, il est plus juste d'inverser la proposition : le modèle dominant n'est pas, ou n'a été qu'un court moment, celui que l'on dénonce et que l'on qualifie de progressiste, matérialiste, centraliste, déterministe, scientiste et, pour finir, spatialiste. Le modèle qui domine depuis un quart de siècle est, tout au contraire, particulariste, relativiste, « déconstructionniste », symboliste, tout entier érigé contre une chimère : une caricature de la modernité. On en confond les étapes historiques : le XIV^e siècle de La Boétie et son fulgurant *Discours de la servitude volontaire*, le XVII^e siècle de Spinoza et son *Traité politique* d'une étonnante actualité, le XVIII^e siècle avec son Esprit des Lumières qui a littéralement bouleversé la conception du monde, le XIX^e siècle avec sa révolutionnaire perspective évolutionniste. On impute même, parfois, à ces indubitables avancées de la connaissance les traumatisants déchaînements nationalistes et totalitaristes du XX^e siècle. Ce faisant, on ignore sans vergogne, la profusion des écrits montrant la très claire conscience, chez les progressistes aussi, du potentiel de destruction qu'a toujours revêtu le progrès technique. On caricature les travaux des évolutionnistes en leur prêtant abusivement une intangible conception unilinéaire de l'évolution vers davantage de complexité organisationnelle. On décrète que le rôle de la distance et de la densité sociale ne peut avoir été déterminant et, par conséquent, que les configurations spatiales de sites (*settlement patterns*) ne peuvent être des révélateurs fiables de l'organisation sociale. De façon étonnante, ces jugements de valeur à l'emporte-pièce, qui ont fait autorité pendant les années 1990, n'étaient, en définitive, appuyés sur aucune validation. Cela ne veut pas forcément dire qu'ils sont entièrement faux, ce qui nous ferait

sombrier dans une opposition binaire aussi sommaire que celle dans laquelle ils se sont eux-mêmes enfermés. Cela signifie qu'il importe dorénavant de mettre en œuvre une procédure d'évaluation de la représentativité sociale de l'organisation spatiale des sociétés. Il s'agit, en comparant des sociétés très différentes, de vérifier dans quelle mesure et selon quelles modalités le niveau de complexité des organisations spatiales est corrélé à celui des organisations sociales.

Éléments de bibliographie

- BAR-YAM Y. 1997. *Dynamics of Complex Systems*. Boulder : Westview Press.
- BAVOUX J.-J. (dir.) 1998. *Introduction à l'analyse spatiale*. Paris : Armand Colin.
- BINFORD S. R. et L. R. 1968. *New Perspectives in Archaeology*. Chicago : Aldine.
- BRUN P. 2000. Henri Hubert aujourd'hui. In Brun P., Olivier L. Dossier sur Henri Hubert. *Les Nouvelles de l'Archéologie*, p. 20-32.
- BRUN P. 2006. Schémas d'occupation de l'espace aux âges du Bronze et du Fer. In Brun P., Marcigny C. et Vanmoerkerke J. (dir.) *Une archéologie des réseaux locaux*, Dossier spécial, *Les Nouvelles de l'Archéologie*, Paris : Errance, p. 80-85.
- CHRISTALLER W. 1933. *Die Zentralen Orte in Süddeutschland : Eine ökonomisch-geographische Untersuchung über die Gesetzmässigkeit der Verbreitung und Entwicklung der Siedlungen mit städtischen Funktionen*. Iéna (Trad. angl. 1966. *Central places in Southern Germany*, Englewood Cliffs, New Jersey : Prentice Hall).
- CLARKE D. L. 1968. *Analytical Archaeology*. Londres : Methuen.
- CLAVAL P. 1980. *Éléments de géographie humaine*. Paris : Librairies Techniques.
- COURBIN P. 1982. *Qu'est-ce que l'archéologie ? Essai sur la nature de la recherche archéologique*. Paris : Payot.
- DJINDJIAN F. 1991. *Méthodes pour l'archéologie*. Paris : Armand Colin.
- FOUCAULT M. 1984. Des espaces autres, Hétérotopies. *Architecture, Mouvement, Continuité*, n° 5, octobre 1984, p. 46-49.
- FRIED M. 1960. On the Evolution and Social Stratification and the State. in Diamond S. (ed.) *Culture in History*. New York : Columbia University Press.
- GARDIN J.-C. 1979. *Une archéologie théorique*. Paris : Hachette
- GREIGH-SMITH P. 1964. *Quantitative Plant Ecology*. Londres : Butlerworths.
- HAGGETT P. 1965. *Locational Analysis in Human Geography*. Londres : Edward Arnold Ltd (Trad. fr. 1973. *L'analyse spatiale en géographie humaine*. Paris : Armand Colin U).
- HODDER I. 1982. *Symbols in action*. Cambridge : CUP.
- HODDER I. 1992. *Theory and practice in archaeology*. Londres et New York : Routledge.
- HODDER I. et ORTON C. 1976. *Spatial analysis in Archaeology*. Cambridge : CUP.
- JACOBS J. 1969. *The economy of Cities*. New York : Random House.
- JOHNSON A. W. et EARLE T. 1987. *The Evolution of Human Societies*. Stanford : Stanford University Press.
- KERSHAW K. A. 1964. *Quantitative and Dynamic Ecology*. Londres : Edward Arnold.
- KOPEC R. J. 1963. An Alternative Method for the Construction of Thiessen Polygons. *The Professional Geographer*, 15, p. 24-26.
- LÖSCH A. 1938. The Nature of Economic Regions. *Southern Economic Journal*, 5, p. 71-78.
- PESEZ J.-M. 1997. *L'Archéologie, mutations, missions, méthodes*. Paris : Nathan.
- SERVICE E.R. 1962. *Primitive Social Organization. An Evolutionary Perspective*. New York : Random House.
- SOJA E. 1989. *Postmodern Geographies : The Reassertion of Space in Critical Social Theory*. London : Verso Press.
- STEWART J. H. 1955. *Theory of Culture Change*. Urbana : University of Illinois Press.
- WHITE L. 1949. *The Science of Culture: A study of man and civilization*. New York : Farrar, Straus and Giroux.
- WILLEY G. R. 1953. *Prehistoric settlement patterns in the Virù Valley, Peru*. Bureau of American Ethnology Bulletin 155. Washington, DC : Smithsonian Institution.